

LA NOURRITURE DANS LES RÉCITS HISTORIQUES DU XIX^e SIÈCLE EN ITALIE : MORCEAUX CHOISIS

La nourriture n'est pas un thème prioritaire dans les récits de fiction ou de souvenirs de l'époque du Risorgimento, écrits ou publiés jusqu'en 1860¹ et pourtant, l'occasion s'en présentant, nous y avons trouvé matière – abondante – à réflexion. Force a été d'opérer des choix déchirants : en premier lieu, les boissons sont réduites à la portion congrue, la question du vin ayant été déjà traitée² ; quant à la rare présence du thé, l'on se contentera ici de citer *Il buco nel muro*, où Guerrazzi renverse malicieusement³ la fameuse scène manzonienne⁴ du verre de vin tant attendu par don Abbondio et que Perpetua garde dans ses mains. Les nourritures solides occupent une place non pas de premier plan – exception faite du pain chez Manzoni – , mais néanmoins significative, dans les romans historiques, qu'ils soient de l'école manzonienne ou ceux de Guerrazzi ; le tout sur fond de disette permanente, pour ne pas dire de faim omniprésente. Nous nous intéresserons d'abord à la nourriture opulente, celle des riches et des puissants.

¹ Cf. la liste du corpus et des abréviations qui figure à la fin de cet article.

² En particulier par Pietro Gibellini, *Il calamaio di Dionisio, Il vino nella letteratura italiana moderna*, Garzanti, 2001.

³ *Il buco nel muro*, désormais *BM*, ch. I intitulé « Nel quale s'impara come Betta facesse il tè e il signor Orazio lo lasciasse stare ».

⁴ Manzoni, *I Promessi Sposi*, désormais *PS*, ch.I.

I. Les banquets : luxe, viandes et trahisons

Le festin chez les nobles et les riches est un topos des romans historiques : on le trouve chez Bazzoni, D'Azeglio, Grossi, Guerrazzi, Cantù... La description en est plus ou moins développée mais chez tous les auteurs figurent les mêmes thèmes, qui donnent lieu à variations : les ornements luxueux occupent parfois la scène au détriment des nourritures elles-mêmes, le décor prenant le pas sur la représentation, mais les nourritures, plus ou moins détaillées, sont à leur tour éléments de mise en scène et souvent, le faste occulte tensions et pulsions de mort.

G.B. Bazzoni⁵ a choisi de représenter la fin du XIV^e siècle en Lombardie : d'abord une soirée à la cour de Gian Galeazzo Visconti donne lieu à de longues descriptions de décors et de belles dames, où ne manquent pas les références à la peinture de Vinci, et se termine par de « *musicali concerti e magnifici rinfreschi* » – nous n'en saurons pas plus au sujet des rafraîchissements ; en revanche, le banquet au château de Trezzo est servi

in una delle più adorne sale, e fregiata cogli utensili più ricchi che ivi si ritrovassero. Smaltati a diversi colori vedeansi i vasi di cristallo che capivano i vini, i bicchieri avevano gli orli d'oro, d'argento erano i tondi, con vaghi contorni, e le saliere di belle forme stavano con simmetria sul desco disposte.

Chez Grossi⁶, qui a choisi lui aussi le XIV^e siècle, nous assistons au repas somptueux organisé par le personnage principal, en l'honneur de Bice, fille du comte del Balzo ; l'auteur prend soin de nous avertir qu'il n'atteignait pas la magnificence des banquets de cour de l'époque, mais que « de nos jours » il pourrait faire honneur à n'importe quelle riche cour européenne ; et de fait :

Finissime tovaglie e tovaglioli con ricami e frangie e nappini e l'impresa del biscione nel mezzo, vaselli preziosi, sfolgoranti piatti d'argento e d'oro

et aussi de superbes verres en métaux précieux et en cristal constituent le décor, mais la description des cadeaux aux invités occupe plus de pages que celle des nourritures.

Lorsque le siècle représenté est le XVI^e – c'est le cas d'*Ettore*

⁵ *Il castello di Trezzo*, désormais *CT*, ch. X et XII.

⁶ *Marco Visconti*, désormais *MV*, ch. X.

La nourriture dans les récits historiques du XIXe siècle

*Fieramosca*⁷ de D’Azeglio, de *Isabella Orsini*⁸ et de *Beatrice Cenci*⁹ de Guerrazzi, le faste n’est évidemment pas moindre. D’Azeglio donne libre cours à son imagination picturale en décrivant la salle du château de Barletta où va avoir lieu le grand banquet de trois cents couverts : sièges de velours, drapeaux et trophées, arbustes et oiseaux chanteurs, jets d’eau et bassins à poissons, vaisselle d’argent, urnes contenant de l’eau – référence explicite à Véronèse et à ses *Cene* – carafes de vin d’Espagne et de Sicile, loges pour les musiciens. A midi le repas est prêt, le maître de salle entre, suivi de cinquante serveurs habillés de rouge et de jaune, portant le nécessaire pour le lave-mains...

Les éléments du décor étant mis en place, venons-en au spectacle lui-même, le repas et ses composantes : que mangent les invités de ces fabuleuses agapes ? Des viandes, pour l’essentiel, du gibier en particulier, placé haut dans l’échelle des valeurs gastronomiques ; le paon rôti paré de ses plumes et le sanglier – ou autre mammifère – cuit et recouvert de son pelage sont rarement absents.

Le banquet d’*Ettore Fieramosca*¹⁰ donne lieu à des scènes grandioses où se succèdent un paon (cuit) faisant la roue, d’énormes pâtés d’où sortent des nains qui donnent la becquée et jettent des fleurs aux convives, puis un petit sanglier (cuit, lui aussi) avec sa fourrure, et enfin un énorme thon porté par quatre pages, de la bouche duquel s’envoleront des colombes, chacune ayant au cou un bijou avec le nom de son destinataire. D’Azeglio n’a pas épargné au lecteur – pour le plus grand plaisir dudit – certains détails de la préparation du festin, aux échos rabelaisiens : le cuisinier en chef se désespérant du manque de bois pour ses rôtissoires, redoutait de ne pouvoir préparer le repas pour l’heure fixée ; lorsqu’arrivent enfin les ânes transportant le bois, Don Garcia di Paredes, « Hercule de ce temps-là »¹¹ chargé de surveiller les préparatifs du banquet, trouvant que le déchargement prend trop de temps, s’empare d’un âne comme d’un chevreau, par les pattes, et le lance dans la cuisine, située en contre-bas, et où bientôt s’entassent pêle-mêle ânes et fagots.

⁷ Désormais *EF*.

⁸ Désormais *IO*.

⁹ Désormais *BC*.

¹⁰ *EF*, ch. XIV.

¹¹ *EF*, ch. XII.

P. BUDILLON PUMA

Paons et sangliers aussi chez Bazzoni¹² :

In mezzo della mensa vedeasi entro gran piatto la testa d'un grosso cignale con arte rivestita degli irti peli, ed a cui risortivano dalla bocca candide le zanne ; le facevano cerchio lepri, fagiani ed altro selvaggiume.

Chez Grossi¹³:

pavoni studiosamente rivestiti delle loro penne e con tanta maestria atteggiati da parer vivi, (...) uccellami e selvaggiumi, un orsacchino coi peli sottilmente inargentati, colle unghie e i denti d'oro e il fuoco in bocca.

Et quand Luchino Visconti¹⁴ veut envoyer à sa prisonnière Margherita pour améliorer l'ordinaire – « una pagnotta, una scodella di zuppa ed una brocca d'acqua » – des friandises – qu'elle refusera, ce « fragrante manicaretto » est « un pasticcino di beccafichi ». Entre deux portées de viandes, parfois apparaissent les entremets sucrés¹⁵ :

I piatti di confetti erano formati, ora come monticelli sui quali crescevano piante cariche di frutti canditi, ora ad immagine di laghetti d'acqua stillate, ne'quali galleggiavano barchette di zucchero lavorato, piene di dolci : alcuni figuravano un'alpestre montagna con un vulcano sulla cima, ed il fumo che n'usciva era di gratissimi profumi. A prendola vi si trovavan castagne ed altre frutta che si cuocevano lentamente su fiammelle d'acquavite.

Sommes-nous dans le rêve baroque de quelque confiseur piémontais contemporain de Massimo d'Azeglio ou au palais de Dame Tartine¹⁶ ? A coup sûr dans le voluptueux, le fabuleux, le merveilleux !

La hiérarchie des viandes subsiste au cours des siècles, ainsi qu'en témoigne ce commentaire de Rovani¹⁷ sur les volailles et le gibier dans la société milanaise de la fin du XVIIIe siècle : les oies, les canards sont « plébéiens », les dindons splendides de huit à dix livres, « [consumo]

¹² *CT*, ch. XII.

¹³ *MV*, ch. X.

¹⁴ Cantù, *Margherita Pusterla*, désormais *MP*, ch. XII.

¹⁵ *EF*, ch. XIV.

¹⁶ cf. Massimo Montanari, *La fame e l'abbondanza, Storia dell'alimentazione in Europa*, Bari, Laterza, 1993, p. 118 : « L'antidoto più efficace alla paura della fame è il sogno. (...) Il sogno di un paese di Cuccagna dove il cibo sia inesauribile e a portata di mano ».

¹⁷ *Cento anni*, désormais *CA*, Livre 9, ch. 4.

La nourriture dans les récits historiques du XIXe siècle

distintivo della classe mercantile che aspira a regioni più eccelse », et enfin le gibier, bien faisandé si possible – bécasses et bécassines, faisans et perdrix, poules d'eau – est réservé aux patriciens. Et c'est aussi le menu des jours de « gazzarra » au château de Fratta¹⁸ pendant l'enfance de Carlino – à la fin du XVIIIe siècle – lorsque

La cuoca (...) scannava anitre, sbudellava capponi ; e il suo affaccendamento non era superato che da quello del girrorosto, il quale strideva e sudava olio per tutte le carrucole nel dover menare attorno quattro o cinque spedate di lepri e di selvaggina.

Il y a toujours présence de viandes pour les repas moins prestigieux, préparés dans les auberges, par exemple chez Veleno à Barletta¹⁹, où arrive impromptu et incognito le duc Cesare Borgia : il doit se contenter d'un reste de fricassée de chevreau – et d'un demi fromage de brebis très dur. Que vont manger les vingt ou vingt-cinq compagnons de Don Garcia qui arrivent ensuite ? un agneau, en partie bouilli, en partie à la broche – servi entouré d'oignons et de légumes, ainsi que de salades ; les nappes sont propres et la vaisselle en étain et en cuivre, des feuilles de vigne sont disposées pour y placer les chopes et les verres : c'est au cours de ce repas que sera lancé le fameux défi entre Français et Italiens. A l'*osteria del Giardino* à Florence, chapons et pigeons sont prêts à rôtir sur les broches pour le réveillon de Noël²⁰. L'historien Cantù nous informe que les Milanais (200.000 à l'époque des Pusterla et de Luchino Visconti) consommaient entre 70 et 80 bœufs par semaine - viande sans doute trop banale pour figurer dans les repas d'apparat ou de fête ; et au temps des cerises, il en entrait aussi soixante charretées par jour²¹ : précieuse indication, car il y a peu de mentions de légumes et de fruits dans l'ensemble des romans historiques – une rareté, cette liste consacrée à la table de Francesco Grand-Duc de Toscane : « agli e nasturzi indiani, cipolle maligie crude, rafani tedeschi, scalogni, e raponzoli »²².

Une autre caractéristique commune aux différents banquets représentés dans les romans est qu'il s'y trame toujours quelque coup

¹⁸ *Le Confessioni d'un Italiano*, désormais *CI*, ch. 1.

¹⁹ *EF*, ch. II.

²⁰ F.D. Guerrazzi, *Veronica Cybo*, désormais *VC*, ch. VIII.

²¹ *MP*, ch. 1.

²² *IO*, ch. V.

P. BUDILLON PUMA

fourré, qui peut aller jusqu'à mort d'homme. Mettons à part le cas de Francesco, Grand Duc de Toscane²³ qui mourra victime de son intempérance : son beau-frère le voit avec effarement qui

silenzioso attendeva a empirsi lo stomaco, con una specie di rabbia, di cipolle novelline spolverizzate di zenzero ; e poi ad un tratto cessava dalle cipolle, prendeva un uovo, e rotto il guscio vi gettava dentro una cucchiata di pepe nero, e beveva ; quindi da capo cipolle (...)

Lorsqu'à force d'oignons au gingembre et d'œufs au poivre il suffoque, il réclame de l'eau, de la neige, de la glace, et elles arrivent prestement ; Guerrazzi cite en note une lettre de Giovanni Vettorino Soderini au Siennois Silvio Piccolomini, à propos de la mort du Grand-Duc – 19 octobre 1587, où l'on retrouve tous les détails alimentaires cités. L'envers de ces festins fastueux est le nombre des victimes, cette fois volontairement provoquées. Les haricots – plat préféré de Bernabò Visconti – qui vont l'empoisonner, lui sont servis au cours du repas de fête, comme une faveur spéciale, dans une coupe portée sur un plat en or²⁴ ; c'est au cours d'un grand dîner chez sa sœur que Luisa Strozzi, victime de sa fratrie, est empoisonnée²⁵.

Pour annoncer à tous son intention de supprimer ses enfants, le monstrueux Francesco Cenci rassasie ses invités de nourritures exquises et surprenantes²⁶ ; durant le banquet donné par son mari infidèle, Veronica Cybo médite sa vengeance, l'assassinat de sa jeune rivale Caterina²⁷, tandis qu'Isabella Orsini, duchesse de Bracciano, participe au souper fin organisé par son époux dans leur magnifique villa toscane, tout en ayant compris qu'il va être suivi de son assassinat ordonné par le mari lui-même²⁸ ; c'est le propre amant d'Isabella qui réclame au mari trompé le récit de ses exploits guerriers à Lépante, en lui portant des toasts. Héroïsme, fastes et libations sur le devant de la scène, trahisons en chaîne dans les coulisses... Guerrazzi

²³ *IO*, ch. V.

²⁴ *CT*, ch. XII.

²⁵ G. Rosini, *Luisa Strozzi*, désormais *LS*, ch. XXXVI. Sur le rapport des Italiens au poison, cf. Alessandro Pastore, *Veleno*, Bologne, Il Mulino Saggi, 2010.

²⁶ *BC*, ch. X.

²⁷ *VC*, ch. III.

²⁸ *IO*, ch. IX.

La nourriture dans les récits historiques du XIXe siècle

avait-il un compte particulier à régler avec la nourriture²⁹ ? Mais il n'est pas le seul romancier chez qui le festin sert d'écrin au mal-être du héros principal. Pendant le grand repas déjà évoqué³⁰, Ettore Fieramosca voit par les baies ouvertes la mer et le Gargano, mais au lieu d'être un luxe de plus, ce beau spectacle est un sujet d'inquiétude pour le héros : en effet, il pense à sa bien-aimée Ginevra, prisonnière au couvent dans l'île de Sant'Orsola, juste en face, et dont la vie est menacée. Marco Visconti invite le Comte del Balzo et sa fille³¹ parce qu'il est amoureux de celle-ci et qu'il veut l'arracher à son fiancé aimé Ottorino ; il en fait la reine de la fête, la mettant en grand embarras : il finira par l'enlever et elle mourra en prison.

Ce revers négatif du festin est clairement énoncé par Cantù³² qui, évoquant la « corte bandita » à Mantoue par les Gonzague, à la première page du roman, décrit la grandiose fête publique : « tavole disposte a chiunque venisse, musici, saltimbanchi, buffoni, fontane che gettavano vino », et la commente immédiatement :

tutta insomma la pompa colla quale i tirannelli, succeduti ai liberi governi in Lombardia, procuravano di stordire i generosi, allettare i vani, e abbagliare la plebe, sempre ingorda dietro queste luccicanti apparenze.

L'héroïne de Ranieri est une orpheline³³ qui, au sortir d'une enfance malheureuse, pense avoir enfin accédé à une vie plus facile, grâce à sa rencontre avec le peintre Cammillo ; un jalon important de cette ascension sociale est un souper – « *la più ricca mensa ch'io potessi mai*

²⁹ Compte probablement d'autant plus inconscient qu'il fait dans *Veronica Cybo*, ch. VIII, une digression – inattendue, surprenante, pour ne pas dire paradoxale, après la tonalité de la description du chapitre III – sur les banquets comme lieux d'entente cordiale : à table, plus de ruses, plus de dissimulations, plus de désordres, plus de rancunes ; « A mensa convengono come a centro comune tutti i raggi delle umane voglie. Mirabeau e Danton, dopo le sedute dell'Assemblea Legislativa e della Convenzione, colà si riposavano; – colà, dopo le ambagi del congresso di Vienna, Metternich e Talleyrand convenivano; – colà non raggiri, non dissimulazioni, non discordie, non astii: mangiavano tutti, e mangiavano di buona fede. – A mensa sarebbero stati d'accordo Fra Paolo Sarpi e il cardinale Pallavicino; il cardinale Bellarmino e Martino Lutero ».

³⁰ EF, ch. XIV.

³¹ MV, ch. X.

³² MP, ch. 1.

³³ Antonio Ranieri, *Ginevra o l'orfana della Nunziata*, désormais *Gin*.

immaginare »³⁴; en fait, elle sera trahie et abandonnée par le peintre. Après sa trajectoire manquée dans le monde, elle retrouvera la paix en se retirant dans une grotte solitaire, où elle choisit un régime végétarien, dirait-on aujourd'hui. Un dernier exemple de contrepoint gourmand au vice est celui, chez Guerrazzi, du juge cynique qui grignote ses biscuits trempés dans du chocolat, pendant qu'il fait (ou s'apprête à faire) torturer les prisonniers³⁵.

La nourriture-spectacle, triomphe de sensualité, nourriture rêvée, fascine sans doute les âmes romantiques, comme les fascinent des époques historiques pleines de passions et de figures héroïques – ou démoniaques ; on ne saurait exclure que son attrait soit augmenté par temps de sacrifices et de disettes. Mais elle porte aussi le sceau du péché³⁶, comme si l'abondance même et le raffinement étaient diaboliques ou peut-être seulement scandaleux, ou à tout le moins, trompeurs, face aux réalités quotidiennes.

II. Le pain quotidien

Le domaine du quotidien et des nourritures prosaïques, nous l'avons effleuré avec les statistiques de Cantù qui nous ramènent à des pratiques modestes et probablement proches de l'existence du grand nombre : le bœuf est la viande traitée par les quatre cents bouchers milanais contemporains de Margherita Pusterla, les volailles et autres gibiers étant réservés aux fêtes. On ne trouve pas beaucoup de données sur la nourriture commune en dehors des épisodes festifs traités dans les romans historiques.

Les repas des gens modestes sont vite expédiés : à l'*osteria della Luna*, Renzo mange de la daube, chez la vieille femme seulement un peu de *stracchino* ; chez le tailleur, aux quelques provisions mises en commun et restées anonymes, s'ajoutent des pêches et des figues fraîchement cueillies et des châtaignes grillées³⁷. L'écuyer Lupo est en voyage : à l'auberge, « [la cena] in un momento fu ammannita ; il viaggiatore si pose al desco, si

³⁴ *Gin*, Parte quarta, ch. LXXXV.

³⁵ *BC*, ch. XXI.

³⁶ Cf. à ce sujet Maria Giuseppina Muzzarelli, Fiorenza Tarozzi, *Donne e cibo. Una relazione nella storia*, Milan, Bruno Mondadori, 2003, Parte Seconda, La società contemporanea, ch. 9, p. 89 : « *Se la misura è la regola di riferimento e l'eccesso è vizio, il troppo cibo è peccato non solo in sè ma anche in quanto mezzo di liberazione di altri comportamenti che invece dovrebbero ispirarsi alla temperanza.* »

³⁷ Respectivement *PS*, ch. XIV, ch. XVI, ch. XXIX.

La nourriture dans les récits historiques du XIXe siècle

ristorò con quel poco che dava il luogo »³⁸. Lorsque son mari Cecchino, au service de Paolo Giordano, arrive à l'improviste après une longue absence, Maria dresse rapidement le couvert avec « poche masserizie e vivande che pose sopra la tavola »³⁹. Les patrons napolitains de Ginevra sont misérables : le mari s'arrête à la fin du marché pour acheter « qualche rimasuglio di pesciuoli » ou « uno scampolino di frutta vizzate che un fruttaiolo gli offeriva a prezzo vilissimo »⁴⁰. Quand il aborde le souper partagé avec ses compagnons par le héros corse Pasquale Paoli, Guerrazzi coupe court : « il pranzo fu parco »⁴¹. Au chapitre suivant, l'Anglais Boswell offre au chien Nasone « una pioggia di ciambelle di farina, e mele », qu'il a cuisinées lui-même, en guise de cadeau d'adieu ; un peu plus loin, et cette fois pour fêter un retour, Bastiano présente à Altobello, en espérant qu'il n'ait pas perdu lors de ses voyages le goût de « la roba di casa », du *broccio* fait de ses mains ; et Rinaldo fait apporter du vin, des oranges et du sucre comme signe d'hospitalité à l'arrivée de Serena. Le registre, quels que soient les siècles représentés, est celui de la rareté, du parcimonieux.

En revanche, la nourriture est très présente dans des expressions, et des métaphores, utilisées pour donner une coloration populaire ou familière à un dialogue.

Un personnage se moque de l'autre qui a trouvé « chi [gli] leva la sete col prosciutto », c'est-à-dire celui qui va faire empirer sa situation⁴². Chez Guerrazzi, les images langagières comestibles se bousculent : lâcher les anguilles pour les esturgeons, filets qui prennent les alouettes et non les aigles, pays où les montagnes sont en fromage de Parme, oliviers qui produisent des olives grosses comme des châtaignes⁴³. Le jeune Marcello devient amoureux, « cotto per di fuori e per di dentro così che meglio non arrostitisce un quarto d'agnello sullo spiedo » ; « parlare della signora Isabella e non cascare negli angioli gli è come discorrere di pane e non rammentare la farina » ;

tu, Betta, costumi tenere per lo meno tre giorni i granchi teneri in purga prima di friggerli e darmeli a mangiare : ora non vuoi che io provi per altrettanto tempo una

³⁸ *MV*, ch. XXVII.

³⁹ *IO*, ch. VII.

⁴⁰ *Gin*, ch. XIV.

⁴¹ F. D. Guerrazzi, *Pasquale Paoli*, désormais *PP*, ch. VII.

⁴² *EF*, ch. XIV.

⁴³ *VC*, ch. VIII.

P. BUDILLON PUMA

donna prima di consentirla a moglie pel mio nipote ?

dit l'oncle Orazio à sa servante⁴⁴. Lorsque Serena s'enquiert de la santé d'Altobello auprès de Rinaldo, celui-ci la rassure : « gli è sano come una triglia pescata adesso »⁴⁵.

C'est bien sûr le pain qui revient le plus souvent dans les expressions courantes. Innombrables sont les occurrences où il figure comme le symbole même de la survie, avec sa variante qui implique la responsabilité familiale : « le pain pour les enfants » ; il explique et justifie l'humiliation des parents, et parfois aussi la trahison, voire le meurtre. Lupo, l'écuyer dévoué, a été attaqué pendant son sommeil à l'auberge et retrouve le seul de ses assaillants qui a pu s'enfuir : ce dernier lui demande pardon en invoquant son statut de père de famille qui a dû accepter d'être tueur à gages pour donner du pain à ses enfants⁴⁶. Olimpio, qui a failli mourir de faim et de soif dans les geôles de Francesco Cenci, se repent – et s'absout – de sa vie passée d'homme de main : « O bestie del campo, voi trovate da pascervi, noi no ; quanti delitti per pane ! »⁴⁷ Au prolétaire faible, s'oppose, dans le même roman, la noble mère à la vertu romaine : « Io mi sento donna da vedere i miei figliuoli piuttosto morti di fame, che pasciuti di vergogna »⁴⁸ ; dans une incise, l'auteur lui-même intervient en s'en prenant au juge qui se vend à l'étranger et condamne les patriotes par « amore dello straniero, che gli dà pane, titoli e infamia » : l'allusion est transparente à la situation contemporaine, de la part d'un Guerrazzi qui a eu à tâter de la prison pour raison politique⁴⁹.

Ce pain métaphorique est de fait, et avant tout, la nourriture principale, décliné du plus noir au plus blanc : la malheureuse Ginevra, pourtant élevée à la dure – « Un tozzo di nerissimo pane inzuppato nell'acqua era tutto il mio nutrimento », s'étonne encore de se voir attribuer au couvent « un pezzo non troppo grande d'un pane vecchio e nerissimo, quale [lei] non l'aveva mai veduto »⁵⁰. Lorsque Renzo arrive à Milan, il est très surpris de ramasser, sur le piédestal d'une colonne, « un pan tondo,

⁴⁴ *BM*, ch. VII.

⁴⁵ *PP*, ch. VIII.

⁴⁶ *MV*, ch. XXVIII.

⁴⁷ *BC*, ch. XVI.

⁴⁸ *BC*, ch. XVII.

⁴⁹ *BC*, ch. XVIII. *Beatrice Cenci* a d'ailleurs été écrit dans la prison florentine des Murate.

⁵⁰ Respectivement, *Gin*, ch. IV et ch. XXXV.

La nourriture dans les récits historiques du XIXe siècle

bianchissimo, di quelli che Renzo non era solito mangiarne che nelle solennità »⁵¹. Sur une autre échelle de valeurs, celle de la rédemption – capitale chez Manzoni – il y a ce pain du pardon demandé par le Père Cristoforo au frère de sa victime : « si degni di farmi portare un pane, perchè io possa dire d'aver goduto la sua carità, d'aver mangiato il suo pane, e avuto un segno del suo perdono »⁵² : pain bien réel, mais magnifié par sa forte charge symbolique.

L'importance sociale et politique du pain est au cœur des chapitres XI à XV des *Promessi Sposi*. L'assaut est donné aux boulangeries par le peuple milanais, parce que la rumeur a circulé que les boulangers cachaient le pain et la farine⁵³. Au cours des émeutes, Renzo s'empare de trois pains tombés par terre et va être tourmenté par l'inquiétude de ce pseudo-larcin ; trop bavard, il sera repéré par la police. Mais l'épisode a un retentissement beaucoup plus vaste, parce que l'auteur met en scène, avec une distance ironique, à la fois l'avidité désordonnée des assaillants – on devine en filigrane l'antique faim qui les motive, et l'exploitation politique faite par le grand chancelier espagnol Ferrer⁵⁴, qui joue de sa propre image – celui qui a mis le pain à un bon prix – pour passer indemne au milieu des émeutiers, en répétant sur le mode incantatoire

« pane, abbondanza : vengo a far giustizia », « Sì, signori, pane, abbondanza (...) sì, sì, comanderò io : il pane a buon mercato (...) il re nostro signore non vuole che codesti fedelissimi vassalli patiscano la fame (...) Pane, pane (...) »

jusqu'à cette mise en scène de soi-même digne d'un « grand communicateur » :

Ferrer, fermatosi quel momento sul predellino, diede un'occhiata in giro, salutò con un inchino la moltitudine, come da un pulpito, e messa la mano sinistra al petto, gridò : « pane e giustizia » ; e franco, diritto, togato, scese in terra, tra l'acclamazioni che andavano alle stelle.

Et c'est encore au cri de « pane e giustizia » que Renzo réussit à se

⁵¹ *PS*, ch. XI.

⁵² *PS*, ch. IV.

⁵³ cf. Massimo Montanari, *La fame e l'abbondanza, Storia dell'alimentazione in Europa*, Bari, Laterza, 1993, p.135 : « I saccheggi di forni non sono invenzioni letterarie : centinaia di sommosse del genere scoppiano dappertutto fra Cinque e Settecento ».

⁵⁴ *PS*, ch. XIII.

libérer des sbires qui l'ont menotté⁵⁵. Les secours distribués pendant la famine et la peste, par le cardinal Federigo Borromeo d'abord, ensuite par l'Innommé – après sa conversion – aux réfugiés de son château, sont composés de « minestra, ova, pane, vino » pour le premier, « pane, minestra e vino » pour le second⁵⁶. Grossi retient la leçon de Manzoni et donne une version stratégique de l'importance du pain : lors du siège de Milan, en 1329, l'empereur Louis de Bavière espère s'emparer du quartier des moulins, pour affamer la population, et Marco Visconti, conscient du danger, a fait renforcer les défenses à Porta Ticinese⁵⁷. Le pain est d'autant plus important que la faim est toujours présente ou proche.

III. La faim

Dans les différents récits examinés, qu'il s'agisse des romans ou des récits de souvenirs, en général autobiographiques, ce qui domine, dans le champ sémantique de la nourriture, c'est, de très loin, l'absence de nourriture, son insuffisance, bref, la faim.

La faim frappe d'abord ceux qui sont au bas de l'échelle sociale. Il est donc logique de la trouver à l'œuvre dans *Ginevra o l'orfana dell'Annunziata*, s'agissant d'un roman à thèse sur les orphelins (et les couvents) de Naples, misérabiliste – mais peut-être néanmoins réaliste, si l'on en croit les démêlés qu'il valut à son auteur – dans sa peinture de la déréluction enfantine. L'héroïne, devenue adulte, raconte le manque de nourriture et de repos dans lequel elle a grandi. Elle a passé à plusieurs reprises des jours sans manger, victime de négligences, de punitions ou de simple sadisme des adultes ; « mancanza di nutrimento, inedia, digiuno » sont des *leit-motiv* du texte. Ginevra commence à revivre lorsqu'elle rencontre sœur Geltrude, un des premiers contacts est le don de nourriture de la part de cette figure maternelle : un bouillon comme Ginevra n'en a jamais bu, et qui lui redonne la vie, tout comme l'affection de la bonne Geltrude ; une fois séparée de Geltrude par la force, elle est désespérée et décide de se suicider en cessant de s'alimenter, mais le parfum des pois chiches grillés vainc sa résolution⁵⁸. D'autres enfants abandonnés

⁵⁵ *PS*, ch. XV.

⁵⁶ *PS*, respectivement ch. XXVIII et ch. XXX.

⁵⁷ *MV*, ch. XXI.

⁵⁸ *Gin*, Parte seconda, respectivement ch. XXXI et XXXVIII-XXXIX.

La nourriture dans les récits historiques du XIXe siècle

ont moins de chance, tel cet orphelin qui meurt de faim dans la rue⁵⁹ : le spectacle était-il courant au XVIe siècle à Florence ou aux temps de D'Azeglio ? La faim, conséquence de la guerre, pousse une vieille femme misérable à manger les quatre pommes que lui a confiées la jeune mère Rosina pour ses propres enfants, tandis qu'elle-même va chercher de quoi les nourrir ; et c'est en réclamant du pain pour ses enfants que Rosina sera abattue par un soldat autrichien⁶⁰.

La famine est représentée à différentes reprises dans les romans historiques – nous nous contenterons ici de citer le grand modèle des *Promessi Sposi* et ses pages fameuses sur la peste à Milan – mais aussi dans les récits se rapportant au passé récent. Caterina Percoto y consacre divers épisodes de ses nouvelles dont l'une porte un titre frappant, *Un episodio dell'anno della fame*⁶¹ : victimes à la fois de la nature – la fameuse année 1816, « sans été », et de l'histoire – les guerres napoléoniennes, un pauvre paysan frioulan et sa famille descendent tous les degrés de la misère, en butte à l'injustice humaine, jusqu'à la mort – de faim – de la grand'mère ; mais un brave prêtre va trouver du travail au héros. On n'est plus tout à fait dans le récit de fiction historique et certaines expériences contemporaines ont marqué les esprits du début du XIXe siècle.

Les pauvres ne sont pas les seuls personnages confrontés à la faim : elle frappe aussi plus haut dans l'échelle sociale, à la faveur d'un coup du sort, entraînant une fracture familiale. Guerrazzi évoque la peste et la famine de 1630, en faisant raconter par Caterina les souffrances endurées par elle et sa mère, orpheline et veuve d'un commerçant livournais ruiné⁶². La fille de Niccolò, Lisa, de la grande famille des Lapi, a été chassée du toit paternel pour son inconduite, et ne peut plus nourrir son enfant, en proie à des convulsions⁶³.

La faim accompagne aussi la réclusion – expérimentée par plusieurs auteurs dans leur vie en ce début de XIXe siècle, ou par les personnages de fiction des romans, dans des époques antérieures. Silvio Pellico, dans sa prison milanaise, mange à sa faim, il peut même donner du pain au petit

⁵⁹ D'Azeglio, *Niccolò de'Lapi*, désormais *NL*, ch. XXVI.

⁶⁰ Percoto, *La donna di Osopo*, in *Racconti*. Sur l'ensemble la nouvelle, cf. le commentaire de Tommaso Scappaticci, *La contessa e i contadini*, Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1997, p. 145-147.

⁶¹ In Caterina Percoto, *Racconti*, Firenze, 1858.

⁶² *VC*, ch. IV.

⁶³ *NL*, ch. XVI.

P. BUDILLON PUMA

sourd-muet qui, parfois, le lui restitue en lui faisant comprendre qu'il a assez mangé, et ses compagnons aussi⁶⁴. Aux Plombs de Venise, sa vie est rythmée par le café, qu'il prend à toute heure, et que lui prépare mieux que tout autre la fille de son gardien⁶⁵ ; au Spielberg, en revanche, il souffre de l'insuffisance de nourriture, si flagrante que même ses gardiens et son barbier lui proposent du pain⁶⁶. L'expérience du manque de nourriture est partagée par Margherita Pusterla dans les cachots de Luchino Visconti, et par Beatrice Cenci enfermée dans ceux de son père Francesco qui ne lui accorde que du pain et de l'eau⁶⁷; la privation de nourriture avoue parfois sa visée dernière, l'élimination de prisonniers : le pape veut faire mourir de faim Benedetto da Foiano, lequel supplie pour avoir de l'eau⁶⁸. Guerrazzi encore⁶⁹ fait un portrait saisissant d'Olimpio, enragé de faim et de soif, à l'ouverture de la cellule où il a failli mourir ; une fois encore, on est porté à se demander si l'intensité de la scène est à mettre en rapport avec son expérience personnelle de la prison.

La situation des assiégés s'apparente à celle des prisonniers. Carlino se donne beaucoup de mal, dans Gênes assiégée en 1800 par la flotte anglaise et l'armée autrichienne, pour offrir à Pisana malade un bouillon de viande – traditionnel reconstituant – au lieu du bouillon de laitue⁷⁰ ; il ne trouvera à faire bouillir qu'un chat, obtenu au prix de péripéties picaresques⁷¹ et qu'il fait passer pour de la pintade auprès de sa chère malade. Carlino et Pisana, exilés à Londres, sont à bout de ressources, or « ci facevano pagare perfin l'acqua che si beveva »⁷² ; Carlino devenu aveugle, Pisana tente toutes sortes d'activités pour les faire survivre, elle va jusqu'à mendier dans la rue, et mourra d'épuisement. Deux épisodes marquants de leur itinéraire commun sont donc sous le signe de la faim. Les convives de Filippo Strozzi évoquent le prix de la viande d'âne, et aussi les

⁶⁴ Silvio Pellico, *Le mie prigioni*, désormais *SP*, ch. VII.

⁶⁵ *SP*, ch. XXV, XVIII, XXXII, XXXV, XXXVI, XXXVIII, XLV, XLVI.

⁶⁶ *SP*, ch. LXIV.

⁶⁷ *BC*, ch. XV.

⁶⁸ F.D. Guerrazzi, *L'assedio di Firenze*, désormais *AF*, Ch. XXX. Guerrazzi attribue également au pape Clément VII l'usage du poison et de la torture.

⁶⁹ *BC*, ch. XVI.

⁷⁰ *CI*, ch. XVIII.

⁷¹ Par leur ami Alexandre, meunier devenu colonel, qui a lui-même sacrifié ses deux chevaux pour survivre.

⁷² *CI*, ch. XX.

La nourriture dans les récits historiques du XIXe siècle

chats et les rats qui se vendaient fort cher pendant le siège de Florence⁷³. La frontière s'efface entre les époques, les romanciers s'étant inspirés de témoignages historiques. Il est à remarquer aussi que presque tous les derniers exemples cités, personnages vrais ou de fiction, du passé proche ou lointain, appartiennent à des couches élevées de la population.

Qui dit siège, dit guerre, et outre la faim des assiégés, existe aussi celle des soldats, personnages fictifs ou historiques. Sur la place de Barletta (avril 1503), l'arrivée d'un navire donne à un soldat espagnol l'occasion de dire sa faim au soldat napolitain qui a engagé la conversation avec lui⁷⁴. Quatre siècles plus tard, pour Garibaldi, chef d'armée en Amérique du Sud, le ravitaillement de ses soldats est une préoccupation constante, mais il ne réussit pas toujours à éviter qu'ils aient faim et froid, et à brider leur volonté de saccage pour assouvir leur faim⁷⁵. En Italie, en 1848, il entre en Toscane avec des troupes, mais se plaint de ne pas obtenir les vivres espérés de la part de ... Guerrazzi, au pouvoir à l'époque à Florence ; ils passent ensuite l'Apennin, souffrant de la neige et de la faim; enfin, pendant le siège de Rome, Mazzini ne leur envoie pas assez vite le ravitaillement⁷⁶.

Après la bataille de Pontenuovo (1769), perdue par les Corses contre les Français, les vaincus, réfugiés dans les montagnes, ne trouvent pour se nourrir que des châtaignes, des arbouses et des glands jusqu'à l'hiver, où la faim les saisit ; ils tuent de jeunes faucons, mais s'aperçoivent bien vite qu'ils ne pourront les faire cuire, car les flammes et la fumée signaleraient leur présence ; l'un d'eux finit par se décider à se rendre à la ville – Corte – pour chercher de la nourriture : il espère dans la soupe que les Franciscains distribuent aux mendiants, mais ne peut en avoir car il n'a pas d'écuelle⁷⁷. Ferrante Canale a cependant réussi à rétablir le contact avec la mère d'Altobello, son compagnon du maquis. Francesca Domenica⁷⁸, figure de mère corse indomptable, va désormais assurer le ravitaillement de son fils et des compagnons de celui-ci dans la clandestinité, en déposant des paquets dans un tombeau-chapelle, hors les murs de la ville ; lorsque, plusieurs jours de suite, la mère nourricière retrouve intacts les paquets, malgré son âge

⁷³ *LS*, ch. XVIII.

⁷⁴ *EF*, ch. 1.

⁷⁵ Garibaldi, *Memorie*, Primo periodo, 1807-1848.

⁷⁶ *Memorie*, Secondo periodo, 1848-1859.

⁷⁷ *PP*, ch. IX.

⁷⁸ Féminisation par Guerrazzi de son propre prénom certainement choisi avec intention, qu'il faudrait analyser, ou ... psychanalyser ?

P. BUDILLON PUMA

avancé, elle brave les éléments, les accidents et les dangers du parcours et rejoint les fugitifs, en leur apportant de quoi survivre⁷⁹. La mère admirable et secourable aidera cependant son fils à s'ôter la vie sous ses yeux, plutôt que de le voir tomber aux mains des dominateurs, choisissant dans tous les cas de défendre sa liberté, et dépassant la fonction nourricière.

La nourriture semble subir le même régime que les autres aspects de la réalité dans la littérature de la Restauration qui suit l'âge napoléonien : le passé nourrit les rêves héroïques, les rêves nourrissent les ventres affamés, avec la saveur ajoutée du péché. L'urgente nécessité de la nourriture s'exprime aussi en tant que telle, dans l'humilité de la consommation courante et fugace, dans l'évocation des drames de la famine. Les humbles ne sont pas les seuls à faire l'expérience de la faim, les œuvres narratives mais aussi les écrits autobiographiques relatent des cas de personnages plus ou moins haut placés dans la société, en proie à la faim ; cette situation est, en règle générale, le résultat de leur engagement politique. L'expérience du présent ou d'un passé très proche, nourrit le passé imaginé : les auteurs de romans historiques parlent du passé parce qu'ils ne peuvent parler du présent, et pour parler du présent, tout en échappant à la censure. L'achèvement de l'unité italienne va changer la donne : après les temps de la poésie, viendront ceux de la prose, selon les termes employés par les Italiens du XIXe siècle finissant et repris par Croce ; la prose en matière de nourriture sera celle, bourgeoise, aimable et ironique, de Pellegrino Artusi qui enseignera, avec un grand succès populaire, comment ne pas malmener la « *grazia di Dio* »...

Pascale BUDILLON PUMA

Université Paris Est Créteil

⁷⁹ *PP*, ch. X.

**LA NOURRITURE DANS LES RÉCITS DU XIX^e SIÈCLE EN
ITALIE : MORCEAUX CHOISIS**

Pascale Budillon Puma
Université Paris Est Créteil

CORPUS

Les dates indiquées sont celles de la première édition. Elles sont précédées de l'abréviation utilisée dans le texte et les notes de l'article.

PS. 1827. MANZONI Alessandro, *I Promessi Sposi. Storia milanese del secolo XVII scoperta e rifatta da Alessandro Manzoni.*

CT. 1827. BAZZONI Giambattista, *Il castello di Trezzo.*

SP. 1832. PELLICO Silvio, *Le mie prigioni.*

EF. 1833. D'AZEGLIO Massimo, *Ettore Fieramosca o La disfida di Barletta.*

LS. 1833. ROSINI Giovanni, *Luisa Strozzi, Storia del secolo XVI.*

MV. 1834. GROSSI Tommaso, *Marco Visconti, Storia del Trecento cavata dalle cronache di quel tempo e raccontata da Tommaso Grossi.*

AF. 1836. GUERRAZZI Francesco Domenico, *L'assedio di Firenze.*

VC. 1838. GUERRAZZI F.D., *Veronica Cybo.*

MP. 1838. CANTU' Cesare, *Margherita Pusterla.*

Gin. 1839. RANIERI Antonio, *Ginevra o l'orfana della Nunziata.*

NL. 1841. D'AZEGLIO M., *Niccolò de'Lapi ovvero I Palleschi e i Piagnoni.*

IO. 1844. GUERRAZZI F.D., *Isabella Orsini, Duchessa di Bracciano.*

BC. 1854. GUERRAZZI F. D., *Beatrice Cenci. Storia del secolo XVI.*

1858. PERCOTO Caterina, *Racconti.*

CA. 1857-64. ROVANI Giuseppe, *Cento anni.*

1859. GARIBALDI Giuseppe, *Memorie.*

PP. 1860. GUERRAZZI F.D., *Pasquale Paoli, ossia La rotta di Pontenuovo, Racconto corso del secolo XVIII.*

BM. 1862. GUERRAZZI F.D., *Il buco nel muro.*

CI. 1867. NIEVO Ippolito, *Le Confessioni d'un Italiano.*

1892. ARTUSI Pellegrino, *La Scienza in cucina e l'Arte di mangiar bene, Manuale pratico per le famiglie.*